

# Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

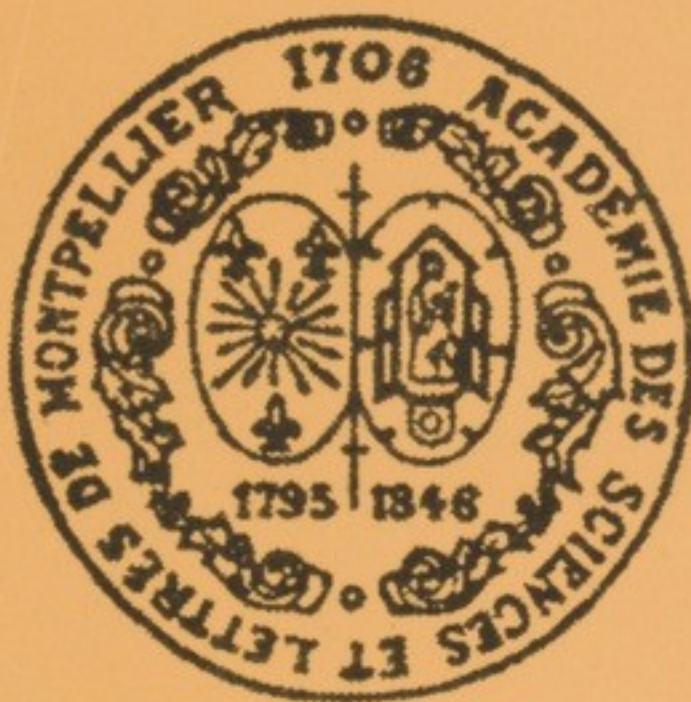
# ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

1706-1989

NOUVELLE SÉRIE

TOME 25 - 1994  
ISSN 1146-7282

## BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER



MONTPELLIER  
1995

## Séance du 19 décembre 1994

### RÉCEPTION DU DOCTEUR LOUIS BOURDIOL

#### ÉLOGE DU DOCTEUR FRANÇOIS THUILE

#### ALLOCUTION LIMINAIRE DU PRÉSIDENT PIERRE IZARN

Mesdames, Messieurs, Monsieur le secrétaire perpétuel, chers confrères,

Monsieur Jean Lepottier, directeur des Archives départementales de l'Hérault, accueille aujourd'hui l'Académie des Sciences et Lettres réunie en séance publique solennelle pour recevoir le docteur Louis Bourdiol élu le 28 janvier 1991 au 25<sup>e</sup> fauteuil de la section médecine pour succéder au docteur François Thuile décédé. Je le remercie bien vivement au nom de tous mes collègues. Nous avons déjà apprécié le confort, les commodités et la disposition fonctionnelle de cette salle lors de la réception de monsieur Guy Romestan le 4 mars 1991. C'est avec un réel plaisir que nous nous y retrouvons pour la deuxième fois.

C'est l'occasion de rappeler que les communications, mémoires, éloges des membres de la *Société royale des Sciences de Montpellier* parus entre 1706 et 1792, sont soigneusement conservés, répertoriés dans la série D de l'inventaire de ces Archives. L'Académie est ici proche de ses sources. Ses membres y puisent les documents permettant de reconstituer son histoire ; ils se doivent de témoigner leur gratitude au Conseil général de l'Hérault et à son président, monsieur le député Gérard Saumade.

Louis Bourdiol est un habitué des salles de lecture des Archives ; il y poursuit de patientes recherches sur l'histoire des localités de l'Hérault, la vie des chirurgiens dans nos campagnes aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les arbres généalogiques de certaines familles languedociennes. Il est donc ici chez lui et c'est une des raisons pour lesquelles il méritait d'être honoré en ces lieux.

Docteur en médecine, licencié ès-sciences, ancien chef de laboratoire des hôpitaux de Montpellier et ancien chef de travaux à la faculté, il est le digne héritier des académiciens titulaires de la chaire de chimie biologique de la faculté de médecine : Eugène Derrien doyen de 1920 à 1923, élu à

l'Académie en 1911, Paul Cristol, élu en 1938, l'un et l'autre auteurs de traités de chimie biologique médicale qui ont été entre les mains de plusieurs générations d'étudiants en médecine français de 1931 à 1948. André Crastes de Paulet, élu en 1974, qui vient de nous quitter cette année, était le dernier représentant de cette lignée de médecins chimistes académiciens.

Mais je ne veux pas abuser de votre patience en prolongeant cet exorde et je donne tout de suite la parole au récipiendaire.

## DISCOURS DU RÉCIPiendaIRE

Monsieur le président, monsieur le secrétaire perpétuel, mesdames, messieurs les académiciens, mesdames, messieurs,

Le 23 mars 1925, le docteur Marcel GIRAUD était le premier médecin élu à l'académie des sciences et lettres de Montpellier à faire un discours de réception et à présenter l'éloge de son prédécesseur.

S'adressant aux membres de l'académie, il leur disait : "Quelle témérité a été la vôtre en demandant en guise de bienvenue un discours de réception même à des médecins", et il ajoutait : "C'est un médecin qui prend aujourd'hui la parole et qui s'en excuse".

Je ne pouvais rêver meilleure introduction à mon propos et je fais donc mienne cette déclaration liminaire.

Arrivé comme je le suis dans la dernière étape d'une vie professionnelle très active, vie professionnelle dont le terme commence à être senti très proche, l'on ne peut que se poser des questions sur la qualité et la valeur de cette carrière professionnelle. Je remercie profondément tous les membres de cette académie d'avoir précisément, à ce moment, porté leur choix sur moi, choix que je considère comme un grand honneur.

L'académie montpelliéraine permettant à ses membres élus de participer aux réunions avant leur réception, j'ai pu apprécier la qualité de ces réunions et tout le fruit que l'on pouvait en retirer. Ma présence, empêchée parfois par des obligations professionnelles, se fait de plus en plus régulière et j'en suis parfaitement satisfait.

J'ai retrouvé de nombreux maîtres et de nombreux amis (l'un n'excluant pas l'autre) qui tous m'ont accueilli avec la plus grande aménité.

Je tiens à remercier plus particulièrement aussi madame François THUILE qui m'a accueilli chaleureusement et m'a permis de regrouper beaucoup d'éléments concernant la carrière de son mari.

Je remercie monsieur le directeur des archives départementales qui m'a aimablement prêté cette salle. J'ai passé, dans la salle de lecture où j'ai toujours reçu un accueil parfait, des heures très agréables, ce qui m'a poussé à être là ce soir.

Le professeur André BERTRAND a accepté de me parrainer. Je l'en remercie vivement, une profonde amitié unit depuis longtemps nos familles et nous-mêmes et une seule crainte s'impose à moi, c'est de n'être pas digne d'un tel parrainage.

Je n'ai pu résister au plaisir de me pencher sur les archives de votre société et j'y ai trouvé nombre de noms prestigieux dont je retiendrai celui de mon maître le professeur Paul CRISTOL qui fut élu en 1938. Je ne sais s'il fut assidu aux réunions, la guerre ayant éclaté peu après son élection, peut-être trouverait-on là une excuse.

Elève de DERRIEN, il fut un grand scientifique ; il enseigna durant de longues années à la faculté de Médecine et à la faculté des Sciences dans le cadre du certificat de chimie biologique. Son précis de chimie biologique fit autorité durant de longues années autant à Montpellier que dans les autres facultés de Médecine.

Je fus un de ses chefs de laboratoire puis un de ses assistants et je n'aurai garde de ne pas dire en ce jour la respectueuse amitié que j'avais pour lui.

Nous avons appris avec une profonde tristesse le décès brutal survenu cet été de son élève le professeur CRASTES de PAULET, membre honoraire de l'académie. Ce grand universitaire, spécialiste des lipides, mondialement connu, était docteur ès sciences physiques. Il enseigna à la fois à la faculté de Médecine et à la faculté des Sciences. Je fis partie pendant plusieurs années de son équipe, je lui ai succédé comme chef de laboratoire de chimie aux cliniques Saint-Charles et c'est donc avec une profonde émotion que je lui rends ce bref hommage aujourd'hui.

\*  
\*   \*

Le XXV<sup>e</sup> fauteuil où vous m'avez élu fait partie des fauteuils créés en 1891, donc il compte depuis son origine peu de titulaires. Le premier des titulaires de ce fauteuil fut élu en 1895, il s'agissait de Léon DIFFRE né à Narbonne en 1858, ville où son père était juge de paix.

Il passa sa thèse de médecine le 22 mars 1884. Le titre de cette thèse était : "Des névralgies syphilitiques".

Siégeaient au jury : les professeurs ESTOR, titulaire de la chaire d'anatomie pathologique et histologie, DUBREUIL, CHALOT et LANNEGRACE, tous deux agrégés.

Le sujet était lauréat de la faculté de Médecine, lauréat de la société médicale d'émulation, secrétaire de cette société, ancien interne intérimaire des hôpitaux de Montpellier, membre de la société de médecine et de chirurgie pratique de Montpellier. Il fut par la suite chef de clinique des maladies syphilitiques de 1884 à 1886 et des maladies des vieillards de 1886 à 1891. Médecin major de l'armée territoriale il fut fait chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre comme médecin d'une caravane en Syrie. Il fut décoré aussi pour avoir sauvé deux hommes de la noyade en mer. Inventeur d'une "couveuse berceau" qui connut un certain succès, son exercice de médecine générale se déroula tout entier à Montpellier, ville où il était médecin des chemins de fer.

Cette énumération de titres divers et, d'ailleurs non négligeables, serait peut être un peu sèche si je n'avais récemment rencontré l'épouse de son petit-fils, chargée de mission au musée du Louvre. J'ai appris ainsi que Léon DIFFRE écrivait et surtout pratiquait l'art de la terre cuite, art où il avait atteint une réelle maîtrise. Je n'ai pu malheureusement ni voir une de ses œuvres ni lire un de ses écrits.

Le successeur de Léon DIFFRE fut Etienne BATTLE né à Montpellier le 20 septembre 1860 ; Etienne BATTLE était le fils de Bonaventure BATTLE, professeur agrégé à la faculté de Médecine de Montpellier, chargé de service des maladies des enfants. Il était issu d'une famille catalane de Vinca, famille qui compta plusieurs médecins et pharmaciens. Etienne BATTLE passa sa thèse de médecine le 23 juillet 1888, thèse dont le titre était "Diagnostic précoce de la phtisie pulmonaire commune". Il fut durant une courte période aide de physiologie en 1883. Sa carrière se déroula à Montpellier.

Le docteur Marcel GIRAUD dit de lui dans son discours de réception qu'il était un homme aimable et cultivé.

A Etienne BATTLE succéda Marcel GIRAUD ; j'ai eu la chance de bien connaître le docteur Marcel GIRAUD car il habitait rue de l'Aiguillerie à côté de mon laboratoire et je ne perdais jamais une occasion de bavarder avec lui. Il connaissait un nombre incalculable d'anecdotes sur les habitants de Montpellier qu'il aimait raconter avec un sens très fort de l'humour mais sans la moindre méchanceté. Je me souviens en particulier d'anecdotes sur

monsieur de LUNARET qu'avait bien connu son père, et sur les propriétaires successifs des immeubles voisins du sien.

Marcel GIRAUD était un homme particulièrement vivant et actif. Il était d'une famille médicale, son arrière-grand-père était déjà médecin à Clermont-l'Hérault.

Interne provisoire, sa carrière fut perturbée, comme pour la plupart de ses contemporains, par la guerre de 1914-1918. Il fut mobilisé à deux reprises et dut donc interrompre chaque fois ses études et surtout la préparation des concours. Il fut d'ailleurs remobilisé en 1939-1945. Il fut ensuite directeur du bureau d'hygiène de la ville de Montpellier, fonction qu'il exerça jusqu'à sa retraite avec la plus grande compétence. Il s'insurgea par exemple contre le mélange de l'eau du Lez et de l'eau du Bas-Rhône destiné à la boisson de la ville de Montpellier, en raison de la présence de phénols dans l'eau de Bas-Rhône.

Son dévouement fut sans limites, en particulier dans le cadre de ses fonctions de président de la Croix-Rouge.

Je n'aurai garde d'oublier une autre activité de Marcel GIRAUD, activité qui tint une grande place dans sa vie : celle d'agriculteur. Possesseur d'une importante propriété viticole à Lunel-Viel, il s'en occupa toujours avec grand soin et il y réussissait très bien, étant viticulteur dans l'âme.

Licencié ès-sciences, il était par ailleurs chargé de cours à l'école d'agriculture de Montpellier, ce qui confirme l'importance de ses connaissances théoriques et pratiques dans ce domaine.

Sa vie familiale fut aussi très bien remplie. André DESHONS notait au cours de son discours de réception que monsieur et madame GIRAUD avaient cinq enfants, quatre filles et un fils, auxquels ont fait suite vingt-cinq petits-enfants et deux arrière-petits-enfants ; le nombre de ces derniers est passé récemment à cinquante-neuf. Ceci constitue une très belle descendance, descendance où les membres des professions médicales, paramédicales et agricoles sont particulièrement bien représentés.

Une profonde amitié, ancienne, me lie avec les descendants de Marcel GIRAUD ; le fait de lui succéder à l'académie par personne interposée m'est donc particulièrement agréable.

A ce médecin humaniste profondément convaincu dans sa religion catholique devait succéder André DESHONS tout aussi humaniste et tout aussi convaincu dans sa religion réformée.

André DESHONS est né à Montpellier, officiellement comme le dit François THUILE, en fait il était Cévenol, de Lassalle, ville dont il parlait toujours avec une grande affection ; je noterai pour la petite histoire qu'un DESHONS à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, maire de Cognac, se maria à Trévières, y vécut, y fit souche et se trouve ainsi être l'ancêtre de ma femme.

J'ai eu très souvent l'occasion de rencontrer André DESHONS qui m'honora durant de longues années de sa confiance et de son amitié. Il avait fait toutes ses études médicales avec mon père et était comme lui, selon son expression, "d'une espèce en voie de disparition : le médecin de famille".

J'ai lu avec une particulière émotion, dans son discours de réception du 21 octobre 1974, l'éloge vibrant de cette médecine de famille et du fameux colloque singulier du médecin et de son malade.

Ayant vécu toute mon enfance au rythme des accouchements, des typhoïdes voire des tétanos soignés à domicile dans ces petits villages ou hameaux de nos garrigues du nord de Montpellier, aux noms si évocateurs de notre Languedoc : de Montarnaud, Murles, Viols, Puéchabon, Cazevielle et autre Argelliers, j'ai été particulièrement touché par ce discours si plein de sincérité. Il ne faut pas, bien sûr, regretter une organisation médicale largement dépassée, même si elle a rendu d'éminents services. Les spécialités médicales sont apparues de plus en plus présentes et indispensables et ce cloisonnement de notre profession est inévitable même s'il présente parfois des inconvénients, d'ailleurs bien souvent exagérés par des gens aux intentions assez extra médicales. De toute façon, notre profession ne peut se concevoir sans une rigueur morale et une réflexion de notre rôle dans la société quelle que soit notre organisation, rigueur morale et réflexion à redéfinir à chaque découverte, à chaque pas en avant sans sectarisme et sans *a priori*.

Notre évolution médicale a été lente et nous ne devons pas regarder nos prédécesseurs, même très anciens, avec dédain du haut de notre science moderne. Je pense aux chirurgiens de l'ancien régime, sorte d'artisans de la santé, que nous assimilons souvent aux barbiers. Je n'ai d'ailleurs jamais trouvé l'expression "chirurgien-barbier" sur d'abondantes archives consultées dans un certain nombre de villages de l'Hérault (Mèze, Bouzigues, Gigean, Pignan et autres) mais toujours l'expression "chirurgien".

Ces chirurgiens sont toujours appelés lors d'un accident, d'une maladie, d'une rixe même car il n'y avait que très peu de véritables docteurs en médecine. Ils sont souvent issus d'une longue tradition familiale, et

associés dans leur famille à des artisans, des négociants, des apothicaires ou des notaires. Ils ont de toute façon une place de choix dans leur village, ils sont très souvent élus au consulat, ce qui dénote que leurs concitoyens les honorent de leur confiance. Ils signent souvent dans les contrats à titre de témoin. Bref, ils sont très présents dans la vie de leur cité.

Nous connaissons mal les rapports qu'ils pouvaient avoir avec les malades, rapports essentiellement oraux dont il ne reste rien, mais dont on peut penser qu'il s'agit là, dans nos villages ou dans nos bourgs si bien organisés socialement au XVII<sup>e</sup> ou au XVIII<sup>e</sup> siècle, de l'amorce du "médecin de famille" et du colloque singulier si chers l'un et l'autre à André DESHONS.

A ses qualités de médecin généraliste et à ses connaissances médicales, André DESHONS ajoutait une culture et une curiosité littéraire très profondes ; il écrivit une publication sur le docteur MALZAC, médecin de Lasalle ami du docteur CANTALOUBE, l'inventeur de la fièvre de Malte en France. Il écrivit par ailleurs sur Marcel PROUST dont il connaissait bien et appréciait particulièrement l'œuvre littéraire.

\*  
\* \*

A André DESHONS, devait succéder François THUILE ; au généraliste, médecin de famille, succédait le spécialiste gynécologue accoucheur. J'ai peu connu le docteur François THUILE ; en effet, une dizaine d'année nous séparait et quand j'étais jeune étudiant en médecine, lui-même était déjà chargé de cours. Son image est pour moi totalement indissociable de celle du professeur CADERAS de KERLEAU, son maître, auquel une très profonde amitié l'unissait.

La première fois que j'ai eu l'occasion de le rencontrer, ce fut au cours magistral à la maternité, je devrais dire l'ancienne maternité non sans une certaine nostalgie ; il s'agissait d'un cours donné par le professeur CADERAS de KERLEAU sur l'accouchement en Afrique du Nord ; je me souviens entre autres détails pittoresques d'une dalle de pierre posée sur le ventre de la parturiente pour aider l'accouchement ; en étudiant la carrière de François THUILE, je me suis aperçu que ce cours coïncidait avec le retour de celui-ci d'Afrique du Nord. Je pense, après coup, qu'il ne s'agissait pas d'une simple coïncidence.

J'eus par la suite, étant chef de laboratoire de biochimie, l'occasion d'officier dans le laboratoire d'hormonologie situé au rez-de-chaussée de la

maternité ; laboratoire aux destinées duquel devait présider plus tard mon ami Pierre CRISTOL.

Beaucoup plus tard, je devais apporter ma contribution biologique à la maternité de la clinique Rech, créée et dirigée par mon grand ami le docteur Robert LONJON ; là s'arrêtent mes rapports avec l'obstétrique.

La vie de François THUILE débute loin de Montpellier sur le continent africain : c'est en effet à Alexandrie, dans la maison du Mex, vaste demeure construite par la compagnie de Suez, qu'est né, le 22 novembre 1920, François THUILE aux confins du désert et d'un port pharaonique englouti.

En effet son grand-père, Henri-Jonathan THUILE, fut nommé en 1893 au Caire en qualité de secrétaire de la délégation française de la régie tripartite des chemins de fer et des ports égyptiens. A partir de cette date et jusqu'en 1927, le sort de cette branche de la famille THUILE est intimement lié à l'Egypte.

Peu de temps après, Henri Jonathan THUILE, brillant ingénieur, est nommé ingénieur en chef du port d'Alexandrie. C'est à cette occasion qu'il s'installe dans la maison du MEX avec sa famille et en particulier avec son fils Henri, le père de François, et Jean son autre fils.

Henri THUILE épouse Marie-Antoinette MICHALA, d'origine syrienne, de famille beylicale installée en Egypte. Elle sera la mère de François et de Nicole THUILE.

Jean THUILE, oncle de François, fut nommé directeur du port d'Alexandrie mais il regagna la France en 1919, époque où il s'associa avec la famille GRASSET. Il est l'auteur d'un ouvrage particulièrement important et documenté sur les faïences et sur les poinçons d'argenterie. Cet ouvrage qui fait autorité, est surtout connu pour l'étude très approfondie des faïences de Montpellier et ne peut donc qu'être très cher à nos cœurs de Montpelliérains.

Henri THUILE était au départ ingénieur des ports et des phares d'Egypte. Le KHEDIVE, qui devait devenir roi d'Egypte un an plus tard sous le nom de FOUAD 1<sup>er</sup>, le fit directeur du cabinet français en 1921. Henri THUILE s'installe alors au palais ABDINE.

L'écrivain italien Giuseppe UNGARETTI, qui fut un familier de la maison du MEX, décrit ainsi, dans un ouvrage intitulé "A partir du désert", la famille THUILE : "La maison la plus solitaire, la dernière du Mex, abritait deux jeunes ingénieurs des Ports et Phares, les frères Thuile. Ingénieurs et écrivains. Quand ils venaient à notre rencontre à la porte de la cour, on eût dit deux frères siamois : l'aîné, Henri, tout noir, en redingote, l'autre, Jean, en

pyjama, et tous les deux chaussés de chaussons de feutre. Henri avait publié un recueil d'élégies que Francis Jammes portait aux nues ; Jean deux romans, *l'Eudémoniste* et *Le trio des damnés*, que je range parmi les plus beaux des quarante dernières années. Henri était un subtil connaisseur des lettres arabes, Jean un géomètre pointilleux. Leur maison semblait hantée ; une demeure ibsénienne en Afrique. Leur père, qui avait été ingénieur en chef des Ports et des Phares, fut tué, à peine nommé directeur du Creusot, par l'explosion en cours d'essais d'une locomotive de son invention. Les fils avaient hérité de sa riche bibliothèque. Ils possédaient les publications les plus remarquables et les plus rares de tout le XIX<sup>e</sup> et des œuvres plus récentes, reliées avec un luxe quasi maniaque, alignées dans une immense pièce. La découverte de cette Mecque du livre fut pour moi une joie que seuls pourront mesurer ceux qui, exilés de leur centre intellectuel par les circonstances, se sont habitués à le considérer comme un mirage. Je fus souvent leur hôte. L'ivresse de ces lectures sur les tapis silencieux, accompagnées par les battements d'ailes du vent rasant les eaux, la retrouverai-je jamais ? Etrange demeure, où l'austérité de ces protestants provençaux s'ornait d'un agréable parfum d'Arabie, où l'air avait quelque chose de tragique. C'est là que j'entendis parler pour la première fois du "Port enseveli". Jean avait participé avec Gaston Jondet, à la découverte de l'antique port enseveli de Faros. C'était, dans les eaux d'Alexandrie, un bassin assez vaste pour abriter une flotte entière. La réalisation technique que représentent ces digues, ensevelies, selon Jondet à la suite de l'abaissement et du glissement des dépôts nilotiques sur le sous sol massif, serait encore plus remarquable que celle des pyramides. Daterait-elle d'avant les Ptolémée ? "L'idée colossale, écrit encore Jondet dans sa communication à l'institut du Caire, de brise-lames rectilignes longs de deux kilomètres, impose à l'esprit un rapprochement avec les majestueux alignements de Thèbes et de Karnak."

Aujourd'hui mes amis ont quitté le Mex. Jean est l'un des premiers entrepreneurs de travaux publics de France, et Henri, après avoir été chef du Cabinet européen du roi Fouad, s'est retiré dans un vieux château de Montpellier."

L'enfance de François THUILE, jusqu'en 1927, se passe donc entre le MEX et le palais ABDINE. C'est au palais ABDINE qu'il fut le compagnon de jeu du futur roi FAROUK né la même année que lui.

Le KHEDIVE avait remarqué Henri THUILE pour sa valeur, mais aussi parce que sa demeure était le rendez-vous de tous les auteurs littéraires, artistes et personnalités diverses de passage en Egypte.

Le professeur CADERAS de KERLEAU, s'adressant à François THUILE au cours du discours de réception à l'académie, décrit très joliment cette période : "c'est ainsi que vous grimpez sur les genoux de Pierre BENOIT et de Georges DUHAMEL, tirez sur les manches de JOUVET et de Pierre FRESNAY et esquissez quelques entrechats sous la férule de DIAGHILEV."

Cette période si riche sur le plan intellectuel et si brillante devait s'achever en 1927, date de la suppression des capitulations.

La famille de François THUILE s'installe alors à Montpellier au domaine de Bauregard au sud de la ville sur les coteaux de Mejanelle. L'étang de l'Or et le golfe d'Aigues-Mortes, remplacent l'étang du Mariot et les côtes d'Egypte. Henri THUILE, nommé BEY par le roi FOUAD, continue sa vie d'intellectuel. Sa bibliothèque particulièrement fournie était toujours un rendez-vous d'érudits et d'auteurs connus. A Pierre BENOIT et à Georges DUHAMEL succèdent Raoul PONCHON, ETIEMBLE, ou Joseph et Caroline DELTEIL.

Le jeune François THUILE entre au lycée de Montpellier en 1928. Je pense que la cour si austère du lycée, que nous avons tous connue, a dû lui paraître bien triste après les jardins du Caire et d'Alexandrie.

Il n'en fit pas moins des études solides au cours desquelles la culture artistique et littéraire ne fut pas négligée. Je rappellerai simplement sa participation au groupe Jérôme BOSCH qu'il créa avec ses condisciples Bernard GATHERON et Jean MARIN ; il publia à ce moment-là un recueil de poèmes. Reçu au baccalauréat, il s'inscrit à la faculté des Sciences au PCN, année préparatoire à la médecine. Il entre effectivement en médecine en 1940. La date même de ce début des études médicales permet de prévoir la suite. Après trois années sans histoire, il est appelé aux chantiers de jeunesse en 1943. C'est à ce moment-là que le jeune étudiant prend courageusement, avec celle qui allait devenir sa femme, des responsabilités dans les mouvements clandestins de lutte contre l'armée occupante. Il est même président des étudiants patriotes de 1943 à 1944.

En 1945, il est nommé contrôleur militaire de l'information dans l'Hérault puis directeur interdépartemental de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

En 1946, la guerre et ses suites étant terminées, François THUILE reprend le cours de ses études médicales.

Dès 1947, il est nommé moniteur à la clinique obstétricale de Montpellier dans le service du professeur CADERAS de KERLEAU, lequel succédait depuis peu au Professeur Paul DELMAS.

Cette date est essentielle dans la carrière de François THUILE car commence alors avec le professeur CADERAS de KERLEAU une longue, solide et fructueuse collaboration qui devait durer plus de trente ans.

En 1949, sur les conseils de son maître, il part effectuer un internat de dix-huit mois dans les hôpitaux universitaires d'Afrique du Nord. Pour avoir moi-même exercé la médecine dans certains hôpitaux civils du constantinois au cours des années 1959, 1960, j'ai pu apprécier la diversité et l'inattendu des problèmes obstétricaux qui étaient soulevés.

Le docteur SICARD, chef de service à Oran, délivra le 01.07.1950 un certificat très élogieux à François THUILE, attestant ses fonctions de chirurgien résident dans son service.

Je pense que l'enseignement pratique tiré de ce séjour ne pouvait être qu'extrêmement profitable à sa formation, la suite devait d'ailleurs le confirmer.

J'ai déjà parlé plus haut de mon premier contact avec le docteur THUILE en 1951, assistant avec lui au cours du professeur CADERAS de KERLEAU sur l'accouchement en Afrique du Nord.

Ce cours, très présent à mon esprit, comme d'ailleurs l'enseignement reçu à la maternité, était extrêmement documenté et avec une certaine note exotique, alliait un pittoresque et une couleur qui ne pouvaient qu'attirer l'attention des jeunes étudiants que nous étions.

Le professeur CADERAS de KERLEAU et toute son équipe d'enseignants dont faisait partie François THUILE, veillaient avec un soin jaloux à la qualité de cet enseignement, tout ceci avec le désir évident de rendre attrayante une branche de la médecine que nous n'avons pas encore effleurée.

Durant cette période, très active sur le plan universitaire, François THUILE acquiert en 1946 le diplôme d'hygiène et en 1947 le diplôme de médecine industrielle et du travail. Le 19 décembre 1950, François THUILE présentait sa thèse devant la faculté de Médecine de Montpellier sur "l'infantilisme utérin et ses conséquences obstétricales." La présidence du jury était bien évidemment assurée par le professeur CADERAS de KERLEAU, les assesseurs étant les professeurs MOURGUE-MOLINES, ROUX et le professeur agrégé NEGRE.

J'ai lu ce travail attentivement et avec intérêt. J'ai été d'emblée très frappé par la clarté de l'exposition. Dès la présentation de ce travail, les critères d'infantilisme de l'utérus sont par exemple nettement définis qu'ils soient anatomiques, histologiques, physiologiques ou cliniques ; la

description de cet utérus est parfaitement claire à tous les niveaux qu'il s'agisse de la cavité, de l'isthme ou du col.

Toute la suite de ce travail est de la même qualité, sans pour autant que l'humour n'y est pas une certaine place : la description de l'orifice punctiforme de ce col utérin se termine de la façon suivante : "c'est ainsi que naquit un beau matin, à l'orée d'un spéculum l'exotique image d'un museau de tapir."

C'est avec un amusement certain que François THUILE note cette image ; nos descriptions médicales (avant l'invasion massive de termes anglo-saxons) foisonnaient de ce genre de comparaison parfois quelque peu forcée.

Il m'est revenu à l'esprit l'expression d'"abcès en bouton de chemise", terme qui traînait encore dans les manuels de petite chirurgie durant nos études médicales. Je serais curieux de savoir s'il est toujours utilisé et quelle conclusion doivent en tirer les générations actuelles d'étudiants.

Je citerai une phrase de cette thèse qui m'a parue typique de cette période de progrès très rapide, progrès qui nous enchantait tous après le grand trou de 39-45. Au sujet du rôle de l'hypothalamus et des hormones sexuelles dans le fonctionnement de l'utérus, François THUILE écrit : "tout ceci nous ouvrant petit à petit, au fil des découvertes, le boîtier merveilleux des métabolismes dont le mécanisme de l'un d'eux, celui des hormones sexuelles, représente à lui seul un ensemble de spéléologie chimiobiologique avec ses structures compliquées, ses réactions en chaîne à la fois sensibles et précises, avec ses interférences parfois insoupçonnées mais toujours logiques."

Evidemment, le chapitre consacré aux dosages des phénolstéroïdes, du pregnandiол est largement dépassé (tout autant que ces dosages d'ailleurs) mais j'ai été frappé à la lecture de ce chapitre par la prudence dans l'utilisation des résultats chiffrés, utilisation, constamment contrôlée par la clinique. Bien sûr, la grande imprécision de ces dosages à cette époque explique cette position.

L'ancien laboratoire d'hormonologie de la maternité, créé à la demande du professeur CADERAS de KERLEAU par le docteur JALATTE, chef de laboratoire de chimie biologique, a resurgi dans ma mémoire et je me suis souvenu des remplacements d'été dans ce local plein de vapeurs d'éther et de chloroforme où nous extrayons des quantités phénoménales d'urines dans des ampoules à décantation ou dans des colonnes de Jayle où nous

rendions des résultats dûment contrôlés et recontrôlés, mais qui nous donnaient parfois bien des cauchemars. Nous transportions avec nous une puissante odeur de solvant organique, peut-être moins désagréable que l'odeur de H<sub>2</sub>S transportée par les étudiants de l'institut de chimie, mais qui nous faisait tout de même bien remarquer.

La phrase terminale de ce chapitre empruntée par François THUILE à VIGNES, m'a laissé rêveur, surtout lue à notre époque où l'économie dans les dépenses de santé est à l'honneur :

"Tout en rendant un hommage mérité à ces méthodes intéressantes, il est permis d'indiquer qu'elles représentent des dépenses inutiles dans un certain nombre de cas et qu'il faut y recourir non pas systématiquement, mais seulement dans les cas où elles sont indiquées".

On ne saurait mieux dire.

La conclusion de ce travail inaugural, assez brève, reprend, en précisant les limites, l'exposé du traitement de l'infantilisme utérin. Suit, bien sûr, une biographie particulièrement importante de plus de deux cents références.

Nous ne saurions insister plus longtemps sur cet ouvrage qui mériterait de plus longs développements et qui illustre parfaitement la qualité du travail du service de la maternité.

Il n'est donc pas étonnant que cette thèse ait reçu les distinctions dont elle a fait l'objet (échange et concours, prix de thèse).

De cette époque démarre vraiment la double carrière hospitalo-universitaire et privée de François THUILE. C'est alors qu'il installe son cabinet rue Embouque-d'Or en 1952.

Dans le cadre universitaire, François THUILE est délégué dans les fonctions de chef de clinique obstétricale en 1951-1952 et 1952-1953. Il est reçu au concours de clinicat d'obstétrique le 19 octobre 1953 ; il est enfin chargé de cours à la faculté de Médecine à partir de 1958. Dans le cadre hospitalier, il est attaché du service de gynécologie obstétrique depuis 1961 avec plus de trois vacations à partir de 1971.

Il obtient sa qualification de gynécologue-obstétricien dès 1952.

Il est membre de la société de chirurgie de Montpellier et du Languedoc-Roussillon depuis 1963 ; membre de la société nationale de gynécologie et d'obstétrique de France (groupement Provence - Côte d'Azur), il est membre du comité scientifique de cette société.

Citons encore : Il est chargé de la maison maternelle de Bionne depuis 1953 ; du centre de cure et de soins de gynécologie et obstétrique depuis

1974 ; du centre d'orthogénie depuis 1975. Il est attaché du CHR au centre de CIVG de Bionne. Il fait partie de la commission régionale de l'équipement sanitaire du Languedoc-Roussillon en 1979.

Parallèlement à cette carrière hospitalo-universitaire chargée, une carrière libérale particulièrement brillante se poursuivait.

Le cabinet de François THUILE, je l'ai dit, d'abord installé au 6 rue Embouque-d'Or, se déplaça rue Jardin de la Reine dans l'immeuble où exerça sa belle-fille, le docteur Nancy THUILE.

Les accouchements étaient effectués à la clinique Saint-Roch. Je ne sais combien d'enfants ont été mis au monde par François THUILE, mais le nombre doit en être impressionnant.

Nombreuses furent ses publications, la plupart avec le professeur CADERAS de KERLEAU et quelques-unes avec le professeur DURAND. Citons : *"L'infantilisme utérin et ses conséquences obstétricales"* avec Jean CADERAS de KERLEAU et Georges DURAND ; *"Syphilis fœtale d'origine paternelle"* ; *"Un cas d'emphysème vaginal"* ; *"Môle hydatiforme et dosages hormonaux"*.

Tous ces travaux furent publiés à la société de gynécologie et d'obstétrique de Montpellier et furent imprimés dans le bulletin de la fédération de la société de gynécologie et d'obstétrique.

Une des publications intitulée : *"Métrorragies par phlébite pelvienne au cours de la grossesse. Action du traitement anticoagulant"* retiendra un peu plus notre attention.

Il s'agit, notons-le, de phlébites relativement rares de la grossesse, plus rares que celles du post-partum. Ces phlébites, au diagnostic plus difficile à cette époque compte tenu du peu de moyen d'investigation utilisé, étaient de plus hémorragiques. Le traitement, conformément à des publications antérieures fut un traitement anticoagulant, apparemment paradoxal devant des phénomènes hémorragiques. Il ne fut utilisé que des anticoagulants de type héparinique, en effet les auteurs insistent sur le fait que les antivitamines K sont totalement à proscrire en cours de grossesse car nocifs pour l'enfant en raison des graves phénomènes hémorragiques qui peuvent apparaître chez celui-ci.

Je pense que cette publication illustre bien le type de difficultés inhérentes aux traitements utilisés en cours de grossesse ; difficultés particulières dues à la présence du fœtus ou de l'embryon.

Evidemment, il s'agit, dans le cadre de cette publication, d'une grossesse pathologique, mais ces difficultés particulières à la grossesse existent aussi au cours de grossesses normales et toute conduite thérapeutique doit être particulièrement prudente.

Il existe un autre aspect, spécifique de l'obstétrique, sur lequel insistent beaucoup les accoucheurs, celui du caractère physiologique de la grossesse normale. La femme enceinte n'est pas une malade et une maternité est bien différente d'une salle d'hôpital ou de clinique médico-chirurgicale. Ceci les obstétriciens tels que François THUILE, dans la droite ligne de l'enseignement du professeur CADERAS de KERLEAU en imprégnaient leurs étudiants.

La plupart des accouchements jusqu'aux années 1940 se pratiquaient à domicile et ce n'est que vers le tout début des années 1950 que se généralisa l'accouchement pratiqué à la maternité ou à la clinique. François THUILE fut donc un des artisans de ce transfert, bénéfique autant pour l'enfant que pour la mère.

Je n'ignore pas que des voix se sont élevées pour revenir à l'accouchement à domicile, elles se sont, je le crois, vite tues.

Sur le plan littéraire, François THUILE après son élection à l'académie rassemblait tous les documents en sa possession concernant Joseph DELTEIL, documents originaux car il avait en compagnie de sa femme, avec Joseph et Caroline DELTEIL, des relations amicales très suivies. Il est dommage que cette publication n'ait pu voir le jour.

Mais la fin de la brillante carrière de François THUILE fut malheureusement bouleversée par des deuils particulièrement tragique, sa disparition précoce ne fut certainement pas étrangère à ces deuils.

M'avançant dans la connaissance de la vie et de l'œuvre du grand gynécologue accoucheur que fut François THUILE, l'image et la personnalité de celui-ci me sont apparues de plus en plus précises ; il s'est imposé à moi comme un homme énergique, compétent, qui sut à plusieurs reprises prendre, parfois à contre courant, des options courageuses et même parfois dangereuses pour sa vie.

Il s'inscrit parfaitement dans la suite de ses prédécesseurs à l'académie.

\*

\* \*

En comparant les carrières professionnelles des cinq médecins titulaires du XXV<sup>e</sup> fauteuil, un certain nombre de similitudes dans ces carrières m'a frappé. Tout d'abord, et ceci était prévisible dans une ville

universitaire, tous ont exercé peu ou prou des fonctions, universitaires ou hospitalières : clinicat, charge de cours, monitorat, internat ou assistanat. Ces fonctions constituent un apport remarquable dans la formation et la mise à jour des connaissances de leur titulaire ; elles permettent une meilleure symbiose et donc une plus grande harmonie entre la médecine d'exercice libéral et la médecine purement hospitalière ; bien sûr une certaine rivalité subsistera toujours entre les tenants des deux modes d'exercice mais le fait pour des médecins exerçant en clientèle privée d'avoir eu des responsabilités hospitalo-universitaires ne peut que rapprocher ces deux modes et contribuer à une meilleure entente. Ceci se vérifie d'ailleurs dans la majorité des cas.

J'ai pu constater aussi, que tous les titulaires de ce XXV<sup>e</sup> fauteuil, tout en étant parfaitement compétents dans leur spécialité médicale, avaient des préoccupations et des activités très diverses dépassant largement la notion de violon d'Ingres : littérature, art de la terre cuite, agriculture et bien d'autres.

Je pense bien sûr, en particulier à Marcel GIRAUD, chargé de cours à l'école d'agriculture, à François THUILE et à ses préoccupations littéraires. Cette possibilité restera-t-elle offerte aux futurs médecins ? Ce n'est pas sûr. La spécialisation de plus en plus poussée, de plus en plus dévorante, nécessitant de plus en plus de connaissances techniques et de mise à jour permanente laissera de moins en moins de place à des activités parallèles ; à cela s'ajoute bien sûr une concurrence de plus en plus sévère au sein des professions libérales ; sans oublier, et nous n'aurions garde de le faire, l'emprise bureaucratique et administrative de plus en plus envahissante. Que devient alors la notion d'"honnête homme" si chère à notre culture et à notre cœur ? Au mieux elle est en train certainement de se transformer. Faut-il le regretter ? Je ne prendrai pas partie dans ce débat. Je pense qu'il faut prendre conscience, et en faire prendre conscience à nos successeurs, de cette transformation et peser de tout notre poids pour sauver une sorte de culture qui soit autre chose qu'une accumulation de connaissances techniques, certes nécessaires, mais qui doivent être complétées par une vision plus profonde et surtout plus humaniste de nos connaissances.

Notre profession est souvent critiquée, certainement plus que jamais, alors qu'à aucun moment de son histoire elle n'a obtenu d'aussi bons résultats.

Un romancier bien oublié du siècle dernier, disait déjà avec humour, à ce sujet : "il n'y a guère que les morts qui ne disent point de mal des médecins, quoiqu'étant les seuls à s'en passer et les plus fondés, probablement à s'en plaindre."

L'enjeu des résultats demandés et même exigés de nous est tel, puisqu'il s'agit de la santé et même de la vie, qu'il est compréhensible qu'un élément passionnel se mêle aux jugements portés. Il est évident dans ces conditions que tous nos faits et gestes concernant le diagnostic et la thérapeutique seront toujours passés au crible, mais aussi que nos connaissances techniques qui doivent être irréprochables ne sauraient suffire.

Paul VALERY, qui a toujours eu sur la médecine un regard très personnel et très lucide le pensait très profondément, il me fournira ma conclusion.

"Si la médecine, par exemple, arrivait quelque jour, dans les diagnostics et dans la thérapeutique correspondante, à un degré de précision qui réduisit l'intervention du praticien à une série d'actes définis et bien ordonnés, le médecin deviendrait un agent impersonnel de la science de guérir il perdrait tout ce charme qui tient à l'incertitude de son art et à ce qu'on suppose invinciblement qu'il y ajoute de magie individuelle."

## RÉPONSE DU PROFESSEUR ANDRÉ BERTRAND

Monsieur,

Notre amitié, simple et naturelle à son habitude, est aujourd'hui un peu empruntée. Habituee aux vêtements libres et dégagés, elle a mis ce soir des habits de cérémonie ; mais vous saurez la reconnaître dans ses atours de fête malgré un vouvoiement déconcertant. Elle nous accompagne depuis si longtemps. Rappelez-vous... En 1950 elle portait faluche... et depuis elle n'a pas vieilli. Son visage n'a pas changé. Une amitié ne fait jamais son âge. Ses richesses sont les années... Elle est présente dans cette salle, timide, attentive et troublée d'avoir à s'exprimer. Certes, chaque circonstance de sa vie a été découverte et approfondissement. Toutefois, effet de sa pudeur et de sa retenue, elle sait si peu de chose. Elle a tellement peu exigé. Heureuse discrétion, en fait, car ce qui est connu dans le détail empêche la perception fraîche et vive. Plus vaut l'esquisse que le tableau. La première est vision ; le second représentation.

Monsieur, dire dans ma réponse ce que notre amitié m'a suggéré m'est une grande joie.

\* \* \*

Fils de Lucien Bourdiol et de Marthe Jaussaint vous êtes né le 24 mars 1931 à Montarnaud aux pieds de collines calcaires qui portent le château des Ducs de Turenne.

Votre père, médecin généraliste, s'était installé dans ce village après des études réalisées à la faculté de Médecine de Montpellier. Il était originaire de Mèze où sa famille paternelle possédait une fabrique de futailles. Cette entreprise florissante s'était développée durant le XIX<sup>e</sup> siècle à partir d'un artisanat. Un ancêtre qui portait votre nom : Louis Stanislas Bourdiol avait en effet créé un atelier de tonnellerie au début du XVIII<sup>e</sup> siècle dans cette petite citée vouée à la mer et au vin. Votre grand-mère paternelle

était fille de Paul Enteric, héritier d'une lignée de distillateurs, qui fut maire de Mèze de 1901 à 1921 et délégué cantonal, c'est-à-dire conseiller général, durant de nombreuses années.

Votre mère était originaire de Pignan où ses parents étaient propriétaires. Sa famille avait de solides attaches dans le haut pays. Par son père ses racines étaient ardéchoises, par sa mère elles étaient caussenardes. Cette grand-mère joue un rôle important dans votre destin puisqu'en créant un commerce à Montpellier où sa jeune fille l'a suivie, elle rendait moins improbable la rencontre de vos parents et donc votre naissance.

\*  
\*   \*

Jusqu'à l'âge de dix ans vous avez été un enfant de Montarnaud. Avec vos camarades vous avez parcouru la garrigue, exploré le visible et l'invisible, réinventé le monde avec vos doigts et avec vos rêves. Vous découvriez des trésors et des secrets cachés par une pierre ou un vieux tronc. Vous appreniez l'univers dans votre microcosme. Vous n'étiez pas l'otage d'une industrie cynique qui veut substituer à cet apprentissage un attirail de prothèses, de la télévision aux multiples gadgets de l'électronique. Loin d'être dévasté, votre potentiel intellectuel, intact ou même éveillé par une révélation sans plan préétabli, fut cultivé par des maîtres dont vous avez gardé un souvenir précis. Vous avez le bonheur de pouvoir exprimer, encore, votre attachement à celle qui vous a appris à lire.

En classe de sixième vous êtes entré dans le collège où vous alliez faire la plus grande partie de vos études secondaires. L'enclos Saint-François était une institution créée par le père Prévost dans le quartier montpelliérain de la Pierre Rouge. Il l'avait dédiée à François d'Assise, invocation dont l'exigence n'était pas immédiatement perçue. En effet, dans le parc, la flore et la faune constituaient un hymne fastueux à la création. Les allées, les grands arbres et les larges bassins étaient occupés par un monde animal bigarré. En semi-liberté cohabitaient les cygnes et les paons, les chats persans et les chiens des Pyrénées, la guenon et la corneille, les goélands et les faisans dorés, les mouettes et l'ara aux couleurs éclatantes.

Les études gérées par un abbé aux sourcils broussailleux et à la voix rocailleuse, gourmand de grec et éducateur totalement donné à sa tâche, alternaient avec les arts régis par le père fondateur raffiné et lointain. Les

cérémonies religieuses étaient des modèles d'ordonnance où se répondaient le grégorien et la polyphonie. Vous avez participé directement à cette liturgie d'abord comme clergeon "emmoinillé" puis comme adolescent porteur de dalmatique marchant parmi les ors et les fleurs de la Fête Dieu.

Mais ces images vont bientôt se ternir. Dans cette atmosphère esthétique et préservée, quelque peu irréelle, vont brutalement survenir les fractures : la guerre et la débâcle, l'effondrement des institutions, le déchaînement des malheurs et des passions. Les lampes bleues sont là. Le ciel devient plombé. Le temps des anathèmes est arrivé.

Quels que soient vos tourments, vous avez assumé votre devoir d'écolier. La guerre terminée, à seize ans, vous êtes reçu à votre première partie du baccalauréat.

L'année suivante vous êtes admis en classe de sciences expérimentales au lycée de Montpellier. Cet ancien collège des jésuites vétuste et gris, austère antithèse de l'enclos Saint-François, jouera un rôle capital dans votre orientation, car durant cette dernière année de vos études secondaires, vous êtes "saisi" par la chimie. Ferveur subite qui a peut être été favorisée par l'attention que vous portait votre grand oncle paternel. Ancien élève de la rue d'Ulm, il enseignait avec passion cette discipline dans les lycées parisiens. Quelles que soient les raisons d'une telle cristallisation, la science élue constituera désormais l'un des axes de votre vie. Vous ne vous en êtes jamais dépris. En 1948, vous êtes reçu avec mention à la deuxième partie du baccalauréat et vous vous inscrivez à la faculté des Sciences afin d'obtenir le certificat d'études physiques, chimiques et biologiques qui donne accès aux études médicales.

\*

\* \*

Vous venez d'avoir vingt ans et vous êtes déjà à la fin de votre deuxième année de médecine lorsque, en 1951, vous avez la douleur et le malheur de perdre votre père. Depuis deux ans, il savait la gravité de sa maladie et vous ne l'ignoriez pas. Lorsque vous veniez le retrouver en fin de semaine à Pomerols, où il s'était installé peu d'années après la fin de la guerre, cette double connaissance vous rendait encore plus proches et aiguïssait l'admiration que vous lui portiez. Vous me disiez, il y a quelques jours, sa vaste culture.

Cette mort prématurée, – il n'avait que quarante-neuf ans – vous enlevait tout espoir de succession et confortait ainsi votre inclination

première. En novembre de cette même année, à votre demande, vous êtes admis dans l'équipe de biochimie dirigée par le professeur Paul Cristol. Ce dernier cachait une personnalité chaleureuse derrière un masque non conformiste. Il aimait provoquer et dérouter son interlocuteur. Personnage tout d'une pièce, il ne se prêtait ni aux compromis ni aux demi-mesures. L'intrigue lui répugnait tout autant que la flatterie.

Le laboratoire dans lequel vous pénétriez avait la marque d'une époque bien différente de la nôtre. Il était encombré de verreries disparates. L'isolement et le dosage des diverses substances organiques n'étaient obtenues qu'après de nombreuses et longues manipulations réalisées sur des paillasses surchargées. En ces lieux sombres une petite équipe entraînée par Christian Bénézech, jeune agrégé, assisté de Jacques Llory et d'André Crastes de Paulet, chefs de laboratoire, travaillait dans une atmosphère toute personnelle où se mêlaient l'enthousiasme, la lucidité intellectuelle, l'humour et l'amitié. C'était le temps de la confiance et de la probité totale. Dans des locaux où pénétraient toujours de nouvelles personnes - telle est la rançon de l'enseignement - les récipients en platine n'étaient pas protégés et un pain de morphine demeurait à la portée de tous. Ils sont restés présents et intacts au long des années. Par contre, signe de la bénignité des temps, des alambics vétustes et désaffectés, hérités du siècle passé, étaient régulièrement contrôlés pour éviter la fabrication "sous le manteau" de boissons alcoolisées.

Vous avez été rapidement nommé moniteur de travaux pratiques ; puis la responsabilité du laboratoire de chimie des cliniques Saint-Charles vous a été confiée. Vous collaborez ainsi aux travaux réalisés par l'école de pédiatrie animée par le professeur Jean Chaptal et le professeur Roger Jean. Durant cette période vous accumulez les certificats d'études spécialisées : certificat de sérologie, certificat de chimie médicale et technique à la faculté de Médecine, certificats de chimie biologique et de biologie générale à la faculté des Sciences ; ces deux derniers furent les compléments nécessaires à l'obtention du titre de licencié.

Mais bientôt la vacance d'un poste de chef de travaux dans la chaire de médecine légale va modifier quelque peu votre orientation. Changement moins surprenant qu'il ne paraissait car d'une part le professeur Jean Fourcade, qui vous accueille, avait une formation biochimique, et d'autre part vous aviez vous-même été confronté à des problèmes médico-légaux depuis que le professeur Cristol vous avait confié la part toxicologique de sa spécialité.

Votre thèse soutenue en 1956 marque bien votre double orientation. Elle avait pour titre : *"Chromatographie des dérivés de la phénothiazine. Applications médico-légales"*.

Durant cette nouvelle période vous acquérez un certificat d'études supérieures de médecine légale, un certificat de médecine du travail et un diplôme d'études pénales. Au contact de votre maître, excellent expert et grand médecin légiste, vous développez vos compétences, réalisant des autopsies dans le territoire des cours d'Appel de Nîmes et de Montpellier et assurant des expertises au compte de la Commission régionale d'invalidité et de diverses assurances. Vous n'avez jamais interrompu cette dernière activité dont vous avez le goût.

\*

\* \*

De 1951 à 1958, vous venez donc d'accomplir un septennat universitaire durant lequel vous avez participé aux publications et aux actions d'enseignement des équipes dont vous avez fait partie.

Mais vous êtes intervenu aussi dans la vie étudiante. C'était pour vous le temps des réunions amicales rue de la Croix-d'Or dans les locaux de l'AGEM. Dans cette époque exaltante de reconstruction et de conquêtes disparaissaient beaucoup de structures conservées depuis plusieurs générations ; le XX<sup>e</sup> siècle réalisait sa mue. La jeunesse vivait une période de défoulement un peu amère. Elle grandissait et déambulait, chaussée plat, se livrant au jeu éternel et alternatif de la séduction et de la fuite. Elle parlait peu de politique. Sa sagesse pragmatique l'incitait à ne pas raviver les fractures récentes. Mais bientôt, après la perte de l'Indochine et le début des affaires algériennes les étudiants allaient prendre parti et s'enflammer.

En 1958, votre destin n'est pas encore tracé. Vous avez seulement préparé les possibles lorsque vous êtes appelé par la République sous les drapeaux de la France.

\*

\* \*

Votre service militaire va se dérouler en Algérie où une révolte armée, initiée quatre ans plus tôt, s'est transformée en une véritable guerre. Mais auparavant, vous suivez un stage à l'hôpital du Val-de-Grâce dans le service du médecin-commandant Duchenne. Vous y rencontrez Henri Laborit, médecin de la marine, qui avait codifié l'utilisation de la chlorpromazine, objet de votre thèse. Vous êtes, alors, formé à la fonction de réanimateur-transfuseur, membre d'une équipe de base qui comprend par ailleurs un chirurgien, un aide-chirurgien et un anesthésiste. On attend de vous le déchocage des blessés, leur suivi pré et post-opératoire et la gestion de la banque de sang. En cette décade où l'on découvre la réanimation, vous participez à des gestes pionniers. Il en est ainsi des premières épurations extra-rénales par rein artificiel.

En janvier 1959, vous êtes affecté à l'hôpital Alphonse Laveran à Constantine. Le souvenir de ce médecin militaire qui avait isolé l'agent du paludisme à une époque où la maladie était considérée comme intoxication par les émanations des marais, pénètre votre vie. Vous preniez vos repas dans un pavillon où étaient réunis les instruments utilisés lors de sa découverte. Vous examiniez des malades cantonnés à la caserne du Bardo, au fond de la gorge du Rhummel, d'où provenait, justement, le soldat du train des équipages dont le sang avait permis l'observation capitale du 6 novembre 1880.

La guerre d'Algérie devenait de plus en plus acharnée et le nombre des blessés augmentait. Vous avez été, bientôt, détaché à El Milia, ville frontière entre l'ancienne Numidie et la Mauritanie césarienne, où vous avez vécu dans un véritable camp retranché. Tous les jours, on vous amenait des soldats ayant sauté sur des mines, abattus par des rafales de mitrailleuse, assaillis à l'arme blanche dans les ruelles de la cité. La vie quotidienne était dangereuse ; l'oubli d'un mot de passe pouvait être fatal ; une réunion amicale à volets mi-clos déterminait systématiquement des tirs d'armes à feu dans les fenêtres.

Vous avez ensuite été affecté à Sétif où les jets de grenades dans les cafés provoquaient morts et blessures. Vous avez été envoyé à M'Sila au moment où l'armée était en campagne sur les bords du chott El Hodna. Une véritable bataille avait lieu dans le Mزاب. Membre d'une antenne médicale mobile engagée dans ces opérations, vous avez soigné des hommes aux blessures atroces.

Il n'y a pas de concession dans les révoltes et les guerres civiles. La proximité, hier manifeste, des combattants qui s'opposent pèse peu en regard des incompréhensions et des rancunes longtemps accumulées. Ils sont engagés dans un duel sans merci.

Au printemps 1960, votre devoir accompli, vous êtes démobilisé mais vous portez en vous, désormais, ces visions dures, insoutenables..., ce trop-plein de souffrances.

\*

\* \*

Lorsque vous revenez en Languedoc, un événement important, fondateur d'avenir, intervient. Vous épousez le 4 juin 1960 Marie-Françoise Boudes, étudiante en histoire de l'art à la faculté des Lettres de Montpellier mais aussi à Florence où elle avait acquis plusieurs certificats d'université. Après avoir obtenu une licence ès lettres, elle avait réalisé, à Paris, des études de bibliothécaire et exercé cette activité. Elle était fille de Germaine Mascla, qui avait vu le jour au pied du Pic Saint-Loup dans une famille de propriétaires terriens et de Pierre Boudes, architecte et esthète qui, avec son frère François, travaillait dans un cabinet fondé par son père Julien. Cette famille profondément chrétienne a construit de nombreux édifices religieux dans notre ville, du blanc vaisseau gothique au clocher recouvert de cuivre de l'enclos Saint-François à la coupole multicolore de l'église Sainte-Thérèse. Elle s'est exprimée pour la dernière fois dans la rénovation de la chapelle des frères prêcheurs.

"De la femme vient la lumière et le soir comme le matin, autour d'elle, tout s'organise", a écrit Aragon. C'est elle qui fonde le présent. Certes, elle n'ignore pas le passé et elle sait percevoir l'avenir mais son pragmatisme lui donne une sagesse supérieure de l'immédiat. Ainsi en est-il entre vous. Ce vous, singulier dans l'amour, devint rapidement pluriel. De deux ans en deux ans naissent, Camille qui, après études dans une école parisienne de design se vouera aux formes nouvelles et épousera Philippe Capelier, architecte de talent ; ils auront trois garçons Emile, Numa et Sacha ; Frédérique, docteur en pharmacie, qui se spécialisera en biologie moléculaire et se mariera avec Dominique Costis, directeur commercial ; elle mettra au monde Pierre et Sophie. Enfin, Luc, qui au terme d'études médicales couronnées par un succès au concours de l'internat, deviendra biologiste et unira sa vie à celle d'Agnès Roquefeuil, avocate au barreau de Montpellier.

A votre retour d'Algérie, une deuxième décision mûrit. Vous ne voyez plus avec les mêmes yeux votre longue quête universitaire. Vous ne supportez plus une file d'attente aux reflets pirandelliens. Vous faites alors le choix de vous installer comme médecin biologiste et vous ouvrez, avec Jean-Claude

Corbière, en mars 1961, un laboratoire d'analyses, place du Marché aux Fleurs. Vous étendez bientôt votre activité aux principales cliniques médicales et chirurgicales de la ville.

Cinq ans après, vous prenez en charge la part biologique d'un nouveau centre de santé qui est construit à Castelnau-le-Lez. Vous participez très activement au succès de cette entreprise par votre travail de chef de laboratoire mais aussi par votre action d'administrateur.

Depuis plus de trente ans, votre amour de la chimie qui vous avait d'abord orienté vers une recherche fondamentale s'exerce dans le dépistage de maladies et le suivi d'un traitement.

Durant ces années, une véritable révolution scientifique est intervenue, tellement est importante la moisson des découvertes. La biologie a perçu la nature de la substance héréditaire, de sa réplication, de son code génétique. Elle a montré que de mêmes structures moléculaires se retrouvent dans toutes les espèces, qu'elles peuvent devenir constituantes d'hôtes jusque-là étrangers. Vertiges et mystères de l'interpénétration des êtres. Mais en même temps, la biologie a limité ses prétentions. "Elle ne s'interroge plus sur la nature de la vie" constate François Jacob en 1972 dans *"La logique du vivant"*. Si le pourquoi demeure impénétrable, l'analyse minutieuse du comment est salvatrice. La science biologique prend une part essentielle au diagnostic clinique. Elle pénètre le corps. Elle signale ce qui est inaccessible aux mains et aux yeux du médecin mais aussi ce qui est inabordable par les multiples appareils introspectifs chargés de fournir des images. Tout pouvoir entraîne puissance. Aussi pour garder mesure le biologiste doit être en même temps celui qui maîtrise les techniques les plus sophistiquées et celui qui continue à réaliser le prélèvement de sang, geste initial humble, immuable, sans cesse répété... geste indispensable et privilégié qui le met en contact avec le malade.

La biologie protège ceux qui la serve et leur apporte une sagesse. Emmanuel Berl a écrit : "Les biologistes ne peuvent pas ne pas redouter et dénoncer les scléroses ; la vie se retire de tout ce qui perd sa naturelle souplesse. Mais ils ne peuvent pas non plus ne pas redouter le désordre qui dans leur domaine signifie la mort"... et plus loin : "La biologie nous détourne des excès que permet la technocratie et qu'exercent les tyrannies ; elles veulent ployer la nature plutôt que de composer avec elle ; la biologie sait bien qu'elles ne peuvent y parvenir".

\*

\* \*

Tels furent et tels sont les axes de votre vie. Mais il n'est pas suffisant de dire votre histoire publique pour définir son sens. Celui-ci participe, aussi de votre part de repos, de vos actions de dilection. Permettez-moi d'en choisir trois que vous m'avez donné de partager.

Lorsqu'arrive le temps de la "canicule", c'est-à-dire celui où Sirius, "petite chienne du ciel", se lève et se couche avec le soleil, vous exprimez votre amour pour la mer, la voile et la pêche. Vous venez habiter ce cordon littoral que nous devons aux puissantes eaux du Rhône, fleuve créateur. Vous vous libérez du temps haché, de la nécessité hâtive pour glisser doucement dans l'été réparateur. Bientôt on peut vous voir la peau bistre sous votre casquette de marin défaire vos amarres dans le calme d'un port accablé de soleil.

"L'homme d'esprit jouit de l'eau", dit Confucius. C'est bien ainsi que vous usez de la mer sans volonté de compétition, sans croisière lointaine. Vous aimez cette mer littorale qui était celle de vos ancêtres, capitaines de tartanes.

La mer moutonne ; la côte défile dans le lointain ; la plage et la maison sont remplacées un instant par Maguelone, nef de pierres ordonnées qui s'élève au-dessus des étangs. Vous êtes vacant et protégé. Il n'y a pas perte de l'existant mais atténuation du poids du réel. Vous voilà en pleine mer. L'horizon devient bombé. L'univers est une immense sphère au centre de laquelle vous vous sentez vivre différemment.

Les mouvements puissants de la houle entraînent de nouveaux rapports avec les trois dimensions de votre espace et rythment un temps ample et sans limite. La pêche des poissons bleus, gris et argent modifie peu cette rêverie active. Seul le passage d'un chalutier dont la couleur s'écaille dit le travail des jours, le sel qui ronge et la vie qui va.

Sur votre bateau règnent la lumière et le vent. Cet allié nécessaire peut devenir dangereux, rafales marines qui giflent brutalement vos voiles ou bourrasques descendant des montagnes avec une force de fleuve. Alors la mer se creuse. Elle vous aiguillonne... vous tient à la pointe de l'éveil... exige de vous des manœuvres précises.

Au retour, le calme revient. Le port grandit peu à peu et progressivement, avec lui, vous accueillez votre vie ordinaire. Mais au fond de vous-même, lorsque vous retrouvez le sol vous savez comme les conquérants de l'espace que "la terre n'est pas brune et verte de rochers et d'arbres mais bleue de mer et blanche de nuages".

Vous aimez aussi l'autre côté du lido où existe un monde précieux, secret, menacé par toutes les pollutions et par toutes les convoitises, un monde à protéger pour les myriades d'oiseaux qui y trouvent refuge, pour les levants et les couchants où l'étang sert de miroir au soleil rouge, pour la sansouire vaste plaine inondable avec sa mer de roseaux et de salicornes. Devant cette beauté fragile, vous avez cessé, en ces lieux, d'être un prédateur.

Ce sont tous ces trésors que vous savez partager avec vos amis et dont vous devisez avec eux paresseusement dans le bleu noir d'une nuit étoilée où la vague qui progresse et se retire remplit les silences.

\*  
\*   \*

Les printemps, les automnes et les hivers vous trouvent en d'autres dispositions. Vous vivez alors vos moments de détente au nord de Montpellier dans un oasis de la garrigue, ceinture verte de notre Languedoc méditerranéen.

Vous aimez entraîner les vôtres dans une marche parlée, parcourir le sol gris et âpre dans la lumière calme et claire en contournant inlassablement les buissons nains à feuilles luisantes et épineuses. Vous vivez pas à pas des heures unies. Par moments, un muret qui se défait, limite ancienne de territoires troupeliers, ralentit votre progression. A d'autres, l'humus labouré à la limite d'un bosquet clouté de glands, marque le passage d'une harde de sangliers. En vous entendant commenter cette présence, on ne peut oublier qu'entre les solitudes de la montagne et la plaine marécageuse a vécu depuis le quatrième millénaire un peuple de chasseurs dont vous êtes un moderne représentant.

Une colline gravie, le regard distingue au nord, par delà le pays des verriers, les croupes brunes des Cévennes. Au sud la forme immobile du pic Saint-Loup, vague pétrifiée, est habillée par le soleil dans lequel on distingue, projetées vers le ciel, les ailes blanches des planeurs. Plus bas dans la plaine apparaissent les vignes, tour à tour émeraudes, empourprées, ou limitées aux ceps noirs décharnés et torturés. Entre elles les villages ramassés autour d'églises aux clochers incertains, sont dominés par les cyprès vert-sombre. Ces lieux rappellent la Grèce et leur pouvoir évocateur est tel que ne vous surprendrait pas la rencontre d'Athéna, aux yeux pers, descendant de Montferrand, acropole vouée à la défense. N'est-elle pas mère des olivettes que vous traversez au retour ?

Ce pays merveilleux vous a été donné. Vous l'avez épousé en juin 1960. Il équilibre votre vie en vous rappelant la garrigue de votre première enfance.

\*  
\* \*

Aucun de vos amis n'ignore que vous aimez la généalogie. Vous parcourez sans vous lasser actes notariés, liasses fiscales, plans cadastraux, registres de baptêmes et de sépultures qui vous permettent un retour aux sources, un véritable pèlerinage. L'étude de ces documents transforme, en effet, des morts jusque-là opaques et anonymes en défunts, c'est-à-dire étymologiquement en personnes qui ont accompli une vie.

En une fin de siècle où la dissolution des anciennes bases économiques a condamné la famille multiple à la désagrégation en n'acceptant que la famille conjugale, l'engouement pour la généalogie prouve que la vieille notion de parenté demeure ; même si ses bases matérielles ont disparu. Dans votre effort, réaction contre un individualisme qui isole, vous redécouvrez votre rôle de maillon. Vous faites revivre le visage de parents, jusque là souvenirs figés, conservés de génération en génération dans des albums de photographies aux faneries exquises et mélancoliques.

Vous allez ainsi au devant de vos ancêtres qui ont vécu autour de l'étang de Thau. Vous vous rendez à Mèze, ville riche, dont le passé d'emporium est évoqué lors de la cavalcade de l'Ascension. L'animal totémique, qui parcourt ses rues ce jour-là, n'est-il pas le bœuf nourricier d'un légionnaire romain installé en bordure de la voie Domitienne, il y a deux mille ans ? Vous évoquez ces maîtres tonneliers qui au XVIII<sup>e</sup> siècle manipulaient herminette, jabloir et tour en assemblant les douelles de chêne ou de châtaignier galbées et arrondies. Ils cerclaient de fer ces demi-muids languedociens que l'on appelait encore fûts ; en effet comme la tige d'un arbre sans rameau ou comme une colonne antique le tonneau n'est pas cylindrique. Traversant un siècle vous suivez l'ascension sociale de vos aïeux qui dirigent une entreprise de cent ouvriers. Mèze était alors le plus grand centre producteur de barriques d'Europe. En cette cité, chaque année, quinze millions de douelles étaient employées et un million de fûts étaient expédiés dans le monde entier. A cette époque les rues vibraient de la rumeur fébrile des ateliers mais les artisans ne perdaient pas leur âme de pêcheur. Cette petite capitale d'une mer intérieure ressemblait toujours à un port des Cyclades.

Ainsi autour de vos études généalogiques se cristallise une mémoire. J'espère qu'après un long périple au pays des grimoires : archives départementales, études de notaires, mairies rurales, vieilles sacristies vous dépasserez ces poussiéreuses étapes pour nous donner, cheminant de village en village, de métier en métier et d'époque en époque, une narration coordonnée de découvertes capricieuses.

L'enquête généalogique n'est pas que médiatrice. Elle est un fil conducteur pour revivre le temps et raconter l'histoire.

\*  
\* \*

Monsieur, vous êtes méditerranéen et languedocien avec jubilation.

Votre vie s'écoule avec bonheur dans la ville qui a le mieux su exprimer l'âme de cette région multiple et faire la synthèse de ses contradictions... Ville où vous avez noué des amitiés nombreuses et profondes, où votre esprit curieux se nourrit et s'informe. Vous aimez l'agora, la grande place... lieu de liberté et d'échanges, qui permet la solidarité en préservant l'indépendance. Vous y exposez vos idéaux en redoutant les idéologies.

Vos racines plongent à la périphérie de cette cité dans un bas pays dont vous êtes un amoureux inconditionnel. Votre attachement est tel qu'ostensiblement vous affectez de ne connaître ni les monts, ni la neige. Sachant que la fidélité des gens occupés seulement du présent est imparfaite vous vous plaisez à développer cet amour par l'étude de son passé.

Monsieur, j'ai raconté la vie que vous avez bâtie avec l'aide des vôtres. Comme toujours, elle contient cependant une grande part d'imprévu et d'incontrôlé. Qui ne connaît l'image évoquée par Braudel : "Dans une vie, écrit-il, les épisodes s'enchaînent comme dans un jeu de billard. La boule lancée en frappe d'autres, leur impulse un mouvement qui modifie son propre parcours".

Jeu complexe, secret. Je n'irai, donc, pas plus loin dans cette réponse. D'ailleurs votre passion marine m'incite à la prudence. Elle évoque en moi deux phrases de Goethe chantées dans un lied de Schubert : "Ame de l'homme que tu ressembles à l'eau... destin de l'homme que tu ressembles au vent".

Mon cher Louis, vieil ami et jeune académicien, désormais nous attendons que tu nous parles de cette eau, que tu nous parles de ce vent.

## ALLOCUTION DE CLÔTURE DU PRÉSIDENT PIERRE IZARN

Mesdames, Messieurs, chers confrères,

C'est avec émotion que je prends la parole pour ajouter une note personnelle à tout ce qui a été dit excellemment sur les mérites et la personnalité de nos collègues médecins Louis Bourdiol et François Thuile.

En effet, je suis leur contemporain. J'ai suivi d'assez près les étapes de leurs carrières dans les hôpitaux et à la faculté auprès de nos maîtres les professeurs Paul Cristol, Jean Fourcade et Jean Cadéras de Kerleau aujourd'hui parmi nous et que je salue respectueusement.

Lorsqu'ils se sont orientés vers la pratique privée, j'ai admiré la manière dont ils avaient réussi l'un en biologie clinique, l'autre en obstétrique. Ils y étaient bien préparés et maîtrisaient leurs spécialités respectives. C'est pourquoi ils ont joué un rôle actif et de premier plan dans les établissements de haut niveau où ils ont exercé : la clinique du Parc à Castelnau-le-Lez et la clinique Saint-Roch à Montpellier.

De François Thuile je retiens tout d'abord cette volonté de ne pas rester cantonné dans la pratique médicale quotidienne. Il suit l'exemple de son père et de son grand père qui, tout en assurant leurs fonctions d'ingénieurs des ports et des phares d'Egypte, ont réussi à maintenir à Alexandrie un foyer de culture française vivant et de grande qualité.

François Thuile avait le souci d'aller au-delà de ce qui est exigé de l'étudiant en médecine. Son cursus est "hors du commun".

En 1943 il s'engage dans la Résistance. A la fin de ses études il n'hésite pas à se rendre dans le service d'obstétrique des hôpitaux d'Oran pour y exercer les fonctions de chirurgien-adjoint auprès du docteur Sicard.

Ceci explique le succès de sa carrière d'accoucheur-consultant à son retour à Montpellier. Je n'oublie pas aussi le rôle joué par son admirable épouse qui, en toutes circonstances, s'est tenue à ses côtés. Je salue aujourd'hui le courage dont elle a fait preuve à la suite du décès prématuré de ses deux fils et après la disparition de son mari emporté le 14 août 1990, sept mois à peine après avoir prononcé l'éloge de son prédécesseur à l'Académie, le docteur André Deshons, éloge dont nous gardons encore le souvenir.

Louis Bourdiol est un méditerranéen intuitif et inventif ; il sait s'adapter à toutes les situations n'hésitant pas à appréhender les techniques les plus nouvelles ainsi qu'en témoigne sa thèse sur *"la chromatographie des dérivés de la phénothiazine"*.

Alors qu'il est déjà spécialiste en biologie, il devient à vingt-huit ans, à l'école de Laborit au Val de Grâce, médecin réanimateur-transfuseur et il sauve de nombreuses vies humaines en première ligne au cours des affrontements de la guerre d'Algérie.

Louis Bourdiol a compris que le biologiste n'est pas seulement le 3<sup>e</sup> interlocuteur indispensable qui s'interpose entre le malade et le médecin, et apporte souvent la clef du diagnostic ; il joue aussi le rôle de conseiller dans le choix des examens et dans la conduite des traitements. Il a su rester, au cours des ces vingt dernières années qui ont été une période de renouvellement accéléré des techniques d'analyses médicales, un biologiste toujours au courant de l'actualité.

Mais il n'a jamais oublié qu'il était médecin et il a toujours tenu à rester à *"l'écoute"* de ses patients.

J'ajoute que nous avons tous apprécié au cours des réunions du lundi, l'étendue de ses connaissances qui débordent largement les sciences de la vie, son extrême courtoisie, son sens de l'humour. Toutes qualités de sociabilité qui lui ont permis de s'intégrer parfaitement à notre compagnie.

Ce dont nous le félicitons chaleureusement.